



HAL
open science

Expériences paysagères et pratique du ski de randonnée dans les Alpes françaises

Stéphane Marpot, Laine Chanteloup, Clémence Perrin-Malterre

► To cite this version:

Stéphane Marpot, Laine Chanteloup, Clémence Perrin-Malterre. Expériences paysagères et pratique du ski de randonnée dans les Alpes françaises. *Projets de paysage : revue scientifique sur la conception et l'aménagement de l'espace*, 2021, 25, 10.4000/paysage.24604 . hal-03625136

HAL Id: hal-03625136

<https://hal.science/hal-03625136v1>

Submitted on 30 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Expériences paysagères et pratique du ski de randonnée dans les Alpes françaises

Landscape Experiences and Cross-Country Skiing in the French Alps

Stéphane Marpot, Laine Chanteloup et Clémence Perrin-Malterre



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/paysage/24604>

DOI : [10.4000/paysage.24604](https://doi.org/10.4000/paysage.24604)

ISSN : 1969-6124

Éditeur :

École nationale supérieure du paysage de Versailles-Marseille, Institut national des sciences appliquées Centre Val de Loire - École de la nature et du paysage, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux, École nationale supérieure d'architecture et de paysage de Lille, Agrocampus Angers

Référence électronique

Stéphane Marpot, Laine Chanteloup et Clémence Perrin-Malterre, « Expériences paysagères et pratique du ski de randonnée dans les Alpes françaises », *Projets de paysage* [En ligne], 25 | 2021, mis en ligne le 31 décembre 2021, consulté le 09 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/paysage/24604> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.24604>

Ce document a été généré automatiquement le 9 février 2022.



La revue *Projets de paysage* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Expériences paysagères et pratique du ski de randonnée dans les Alpes françaises

Landscape Experiences and Cross-Country Skiing in the French Alps

Stéphane Marpot, Laine Chanteloup et Clémence Perrin-Malterre

- 1 L'expérience des paysages alpins a longtemps été associée à des espaces conçus comme des « lieux de désir visuel où l'inhospitalier s'est mu en lieu d'émotions, de paysages, plus particulièrement pour les riches visiteurs européens » (Urry, 2007, p. 78). L'« économie visuelle de la nature », « l'idée que cette nature et ce lieu sont avant toute chose à voir plus qu'exploitables ou appropriables » (*Ibid.*) sont toujours prépondérantes dans les discours de pratiquants de sports de nature à l'occasion de pauses contemplatives.
- 2 Depuis la fin des années 1970, de multiples formes de pratiques et d'engagements corporels ont émergé avec le développement de certains sports tels que le ski de randonnée, la randonnée pédestre ou l'escalade et l'apparition de nouvelles pratiques comme le trail ou le VTT à assistance électrique. D'après de récentes enquêtes menées au sujet de la perception de l'environnement des pratiquants de sports de nature (Perrin-Malterre, 2007 ; Gruas et al., 2016), certaines « expériences de nature » vécues peuvent être qualifiées de transformatrices. Autrement dit, elles modifient l'existence des pratiquants, que ces derniers soient en quête d'un ensauvagement ou d'un répit social (Chanvallon et Héas, 2011). De plus, ces pratiques engageraient la capacité des pratiquants à identifier des « prises paysagères » (Berque, 1995) afin « d'explorer les possibilités d'esthétisation de l'espace » (Niel et Sirost, 2008), où « le corps [devient] une centrale d'écoute des sensations » (Corbin, 2001, p. 28).
- 3 Ainsi, nous appuyant sur les travaux effectués en sociologie du sport par Aurélien Niel et Olivier Sirost (2008) nous définissons ici la mise en paysage par le sportif comme ce qui « reflète la manière dont les sens éprouvent une portion de l'espace » en prenant en charge les dimensions sensorielles, vécues et donc subjectives. Les « prises paysagères », quant à elles, désignent non pas des « caractéristiques intrinsèques de

l'environnement » mais reposent plutôt sur « l'aptitude de chacun à éprouver un paysage par le biais d'une activité particulière » (Niel et Sirost, 2008, p. 184).

- 4 Les pratiquants, quant à eux, se réfèrent fréquemment au paysage lorsque le temps d'une pause, ils admirent et contemplent un « *espace qui s'ouvre* », un panorama de « *grande nature*¹ » qui s'étend en face d'eux. Ils adoptent alors « une attitude "spectatoriale" et distanciée » (Corbin, 2001, p. 49), en vue notamment de se dépayser, profitant du paysage montagnard pour marquer la rupture avec leur quotidien souvent lié au mode de vie urbanisé. Cependant, cette approche par le regard se révèle insuffisante pour rendre compte de la multidimensionnalité du paysage pour les pratiquants où sports, nature et paysages apparaissent comme imbriqués, conduisant ainsi à interroger l'expérience sensible de création paysagère.
- 5 Dans le présent article, nous proposons d'interroger les expériences paysagères que vivent les pratiquants de ski de randonnée qui fréquentent divers massifs alpins français (principalement les Bauges, Belledonne et la Vanoise). Il s'inscrit dans le sillage d'une recherche doctorale² concernant les perceptions et les émotions des pratiquants d'activités récréatives à l'égard du milieu montagnard. Cette dernière donne lieu à une investigation sociologique en cours menée par l'auteur principal, Stéphane Marpot. Dans ce sens, cet article se fonde sur ses observations participantes (dix sorties avec différents groupes de skieurs) consignées dans un journal de terrain sous forme de descriptions ethnographiques. À ces observations de la pratique *in vivo*, s'ajoute une dizaine d'entretiens par récits de vie³ (Bertaux, 2010) sélectionnés parmi un panel d'une trentaine de pratiquants de sports de nature⁴. Ces derniers ont été contactés préalablement lors de précédentes enquêtes de terrain (cf. figure 1). Ces récits de vie complètent les observations empiriques en fournissant l'occasion d'un retour réflexif des skieurs sur leur pratique et leur rapport à l'environnement montagnard. En définitive, cette méthodologie ethnogéographique, c'est se faire chercheur « empaysé », oscillant entre la découverte dépayssante d'un environnement montagnard qui lui est extérieur et les relations empaysantes qu'il va entretenir avec ces espaces et les personnes qui les arpentent (Henry, 2012).

Figure 1. Profils sociologiques des enquêtés par récits de vie

Pseudonyme	Sexe	Âge	localité	Origine	Profession	Niveau de pratiques
Clémence	Femme	34	Crest	Normandie	Éducatrice spécialisée	Débutante
Coline	Femme	25	Pilat	Bourg-Saint-Maurice	Sage-femme en reconversion (élevage caprin)	Débutante
Jean-Marc	Homme	63	Grenoble	Albertville	Retraité – cadre supérieur	Autonome
John	Homme	65	Annecy	Normandie	Retraité – fonction Publique	Autonome
Killian	Homme	36	Sonnaz	Lyon	Paysagiste	Moniteur
Malorie	Femme	22	Hauts-Alpes	Gap	Doctorante en sociologie	Autonome
Marie	Femme	27	Crest	Berry	Salariée dans une association en ESS	Débutante
Michel	Homme	59	Boussy	Orgelet	Retraité – sapeur-pompier	Autonome
Pascal	Homme	56	Charly	Lyon	Kinésithérapeute	Débutant
Patrick	Homme	57	Saint-Ours	Rouen	Professeur EPS – Guide haute montagne	Autonome
Robin	Homme	27	Grenoble	Vallée de l'Arve	Directeur de cabinet – Syndicat mixte mobilités	Autonome

- 6 Dans un premier temps, il s'agira de montrer comment la pratique du ski de randonnée articule différents « paradigmes paysagers » afin de caractériser une « expérience sensible » du paysage (Besse, 2013). Cette dernière requiert l'investissement de ressources matérielles et intellectuelles spécifiques par les pratiquants qui s'engagent,

avant même leurs premiers pas en montagne, dans une dynamique de « projet de paysage » au sens où l'« on intervient sur une situation, qui est une situation à la fois humaine et naturelle [...], en modifiant [certains] paramètres, [puis] on mesure comment ça bouge. » (*Ibid.*, 2013, p. 12).

- 7 Dans un second temps, faire paysage sera interrogé sous l'angle de la lecture : les skieurs effectuent en effet une interprétation paysagère mobilisant différents registres de connaissances, des expériences pratiques passées aux savoirs nivologiques, topographiques et météorologiques. C'est alors un art de faire émerger des prévisions à partir d'indices qu'il est possible de déceler dans l'environnement que nous décrivons ou, autrement dit, d'actes de perception dans et pour l'action.
- 8 Puis, dans un troisième temps, nous resserrerons la focale sur les corps, les gestes et les objets des skieurs afin de saisir comment cette lecture paysagère est indissociable d'une pratique d'inscription paysagère comme expression de soi par la trace. Nous interrogerons alors dans quelle mesure faire paysage par le tracé procède d'un art de l'inscription qui exprimerait une recherche d'« harmonie avec la montagne ».
- 9 Enfin, tout au long de l'article, si l'intérêt pour les relations aux entités abiotiques dans la constitution des mondes humains demeure en toile de fond, nous nous demanderons si l'expérience paysagère de la montagne par les skieurs, « ce n'est pas rechercher les choses que l'on pourrait y trouver, ni discerner leurs formes solidifiées, mais se joindre à elles dans les flux et les mouvements matériels qui contribuent à leur – et à notre – formation » (Ingold, 2013, p. 199). Penser cette expérience des neiges, des vents, de la lumière, etc., nous engage alors à interroger un paysage que l'on peut qualifier d'élémentaire.

Le ski de randonnée : expériences et projets de paysages

- 10 Le philosophe et historien Jean-Marc Besse dans son exposé de 2013 intitulé « Paysage et projet » explicite que tout paysage relève de prime abord d'une combinatoire entre cinq paradigmes : le paysage comme représentation, comme territoire fabriqué et habité, comme réalité matérielle, comme expérience sensible et, enfin, comme dispositif de projet (Besse, 2013). Les deux dernières semblent particulièrement convenir à la saisie de la mise en paysage des skieurs de randonnée. Le paradigme de l'expérience sensible, d'orientation phénoménologique, appréhende le paysage comme un événement subjectif. Il est une forme de contact avec le monde, soit de l'ordre de l'affectif plus que de la représentation (*ibid.*, p. 9). Le paradigme du paysage comme dispositif de projet, c'est celui de l'architecte qui va faire appel à différents savoirs et à un imaginaire stylistique en réponse à une situation donnée (*ibid.*, p. 12-13). Le projet de paysage est alors conçu avant tout comme l'expression d'une créativité humaine en relation avec le monde qui l'entoure. Lors des préparatifs qui précèdent toute excursion, le skieur projette des paysages en vue d'une expérience paysagère. Et cette projection repose sur l'acquisition et la mobilisation d'une capacité à lire le paysage afin d'évoluer à ski dans le milieu alpin.
- 11 Bien souvent dans les récits de vie rassemblés, à l'exception de ceux qui se considèrent montagnards « par essence » et « de naissance », les pratiquants de ski de randonnée évoquent la montagne comme un paysage à la fois « lointain » et « magique », une

invitation à l'exploration qui préexiste pourtant sous forme de figurations picturales, filmiques et littéraires. Elle est *une terra incognita* dont l'écrasante et massive présence est décrite tantôt comme fascinante tantôt comme inquiétante, inspirant le sublime. Ainsi que l'indiquent les pratiquants, elle suscite un attrait pour « l'aventure », exprime un appel « du grand air », « de la pleine nature », d'un « espace sauvage » conçu comme un ailleurs peu ou non anthropisé. Comme John⁵, retraité des services publics, qui a profité d'une opportunité professionnelle pour s'installer à Annecy à l'âge de 40 ans, au plus proche des montagnes où il « navigue », on peut être « émerveillé par ses ombres » et continuer à voir « des formes dans les montagnes, suivant la lumière, suivant les ombres ». Depuis un point de vue distant et selon une extériorité présumée, le paysage montagnard renvoie au paradigme de la « représentation », ici orné des atours relatifs à un imaginaire romantique. Par contraste, les personnes s'autodésignant comme des « locales » ou des « natives » décrivent les montagnes – parfois même en soulignant leur attachement par l'usage de pronoms possessifs – comme des « décors ». Ces montagnes deviennent alors des habitats « nécessaires à leur bien-être », une totalité organique, vivante et changeante dont elles connaissent l'histoire naturelle, un écosystème dont elles sont parties prenantes. Dès lors, on retrouve les paradigmes du paysage comme « territoire habité » et « réalité matérielle » (*ibid.*).

- 12 Cependant, quand il s'agit de l'appréhender à l'aune de la pratique du ski de randonnée, il se perçoit comme si nous étions dans « les plis du paysage », en « implication dans le monde » comme l'affirme Besse (2013, p. 11). Plus spécifiquement, les randonneurs à ski nous invitent et nous enseignent plutôt à ressentir et à percevoir le paysage comme un « projet⁶ » et comme une « expérience sensible » (*ibid.*). Tout d'abord, le paysage est conçu comme projet car, avant même de chausser les skis, s'aventurer en montagne présuppose la mobilisation de savoirs et de techniques spécifiques pour trouver la plus efficiente solution au problème que pose la singularité d'une traversée à ski toujours circonstancielle et située. À l'instar du rapprochement qu'opère l'architecte Marcellin Barthassat entre alpinisme et architecture (2012), le skieur de randonnée est un « projeteur ». Il témoigne de « facultés de choix de parcours, d'attention, d'engagement et une prise de risque » (*ibid.*, p. 32).
- 13 Aussi, lors de ses préparatifs, un randonneur à ski qui souhaite pratiquer en autonomie doit se renseigner sur les conditions météorologiques et nivologiques. Pour ce faire, il va consulter le Bulletin d'estimation du risque d'avalanche⁷ correspondant au secteur dans lequel il va vouloir skier. Il peut également avoir recours aux avis d'autres pratiquants qui ont dans un passé plus ou moins proche parcouru le site convoité ou ses alentours via l'usage de différents réseaux sociaux en ligne (Skitour, CampToCamp, Facebook, etc.). Ces réseaux sont aussi le lieu de rencontres de compagnes et de compagnons de sortie. Pour ceux qui pratiquent dans le cadre de clubs (Club alpin français ou autres), il est possible de suivre des formations afin d'acquérir des connaissances théoriques et pratiques en nivologie. Il existe également un certain nombre de règles et de méthodes afin d'estimer les risques d'avalanches et même, le cas échéant, certains pratiquants affirment puiser dans les récits de rescapés les ressources cognitives et les dispositions à réagir en cas de danger.
- 14 Se projeter, c'est en outre anticiper l'itinéraire possible « en prévoyant toujours un plan B », toujours prêt à faire face à un terrain montagnard labile. Du point de vue cartographique, il s'agit de « tracer des lignes » d'un point à un autre pour traverser le « territoire montagnard ». C'est prévoir un trajet tout en jouant avec les caractéristiques

topologiques et nivologiques présumées. Pour ce faire, la consultation des toponeiges, « véritable bible » des randonneurs à ski, est une des ressources mobilisées. Ces guides décrivent des sorties typiques et fragmentent la montagne en secteurs. Ceux-ci sont distingués en fonction des difficultés qu'ils peuvent présenter, objectivées par une cotation. En plus de photographies augmentées de lignes en pointillé suggérant l'itinéraire à suivre, un certain nombre d'informations (orientation, pente, durée de l'itinéraire, marche, dénivelé, exposition du versant, présence de refuge, extrait de cartes IGN) permettent aux pratiquants d'« évaluer » la faisabilité de la sortie en dehors des facteurs circonstanciels avec lesquels ils devront composer sur place.

- 15 À la question du repérage spatial s'adjoint celle de la temporalité. En effet, à la recherche de la réduction des risques et de conditions agréables de glisse, les pratiquants estiment par avance la qualité du manteau neigeux et prévoient ces possibles altérations dans le temps (en fonction des horaires, températures, saisons) afin d'opter pour l'itinéraire qui serait le plus en adéquation avec l'allure du groupe. En définitive, lors de ces préparatifs et comme nous le verrons dans la partie suivante au sujet de l'interprétation du terrain *in situ*, c'est la logique de la « projection » où l'existence, ou le devenir, du paysage est tributaire de l'imagination de celui qui le projette dans l'espace (Besse, 2013, p. 13). Avant de le confronter empiriquement, le paysage montagnard s'incarne en tant qu'horizon spéculatif. Il est un devenir dont la potentialité résulte de la capacité des pratiquants à répondre au problème qu'il représente. Afin de pouvoir s'assurer de l'accessibilité et de la possibilité de traverser le relief alpin, les pratiquants mobilisent un ensemble de savoirs techniques et scientifiques. Ils embarquent un imaginaire et cultivent un style qui s'exprimera dans la création de traces.
- 16 Ainsi donc, le premier mouvement des randonneurs à ski est celui qui mène de la carte aux pieds des pentes à gravir. D'abord, un geste inaugural, une ligne invisible du bout du doigt sur une carte topographique, la colonne vertébrale d'un cheminement possible. Un mouvement qui s'oppose à la « ligne cartographique » car « l'œil qui la déchiffre ne suit pas la ligne comme il suivrait un geste. Ces lignes ne sont pas des traces mais des connecteurs » (Ingold, 2011a, p. 114), où les points reliés prévalent sur l'itinéraire. Entre la ligne de la traversée et ces connecteurs, la trace GPS – réduction de l'empreinte de l'activité humaine à une succession de points resserrés – est quelquefois consultée quand bien même elle suscite une certaine défiance technologique. Et quoiqu'il advienne, elle n'est pas destinée à être suivie ou reproduite à l'identique. Cependant, en vue de dessiner corporellement ces lignes, les randonneurs se doivent de faire preuve d'une lecture minutieuse de leur environnement.
- 17 Le randonneur à ski apparaît à cet égard comparable à l'alpiniste et à l'architecte tels que décrits par Barthassat (2012). Tous les trois montrent une attitude qui vise à « projeter pour comprendre » (*ibid.*, p. 30-31) le paysage selon trois dimensions :
- celle de l'arpenteur où la montagne parcourue et cartographiée est d'abord représentation ;
 - celle du visiteur, d'un art de l'itinéraire nourri par la multiplicité des situations expérimentées corporellement ;
 - celle du projeteur et d'une compréhension des formations et des évolutions territoriales où la contrainte du lieu est un outil de projet pour le sportif.

Apprentissage pratique de la lecture paysagère dans un monde peuplé de traces

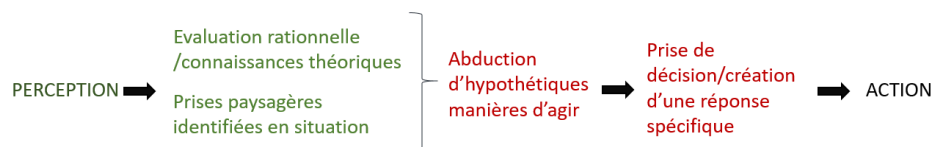
- 18 Pour Jean-Marc, fils de chasseur alpin et ancien cadre d'un grand groupe de l'industrie chimique française, chaque sortie en montagne est conçue comme un « défi » unique, « un exercice intellectuel » qui a pour objectif d'« utiliser la nature pour pouvoir [se] satelliser sur de belles aventures ». Pour lui, les sorties comme les raids à ski représentent autant d'épreuves qui débutent sur une carte pour être confrontées au territoire, une « science » du « faire avec » la montagne.
- 19 Cependant pour que ce va-et-vient entre l'espace géographique et l'espace subjectif puisse avoir lieu, encore faut-il apprendre à se mouvoir et à repérer les prises paysagères qui permettent de trouver l'équilibre alchimique entre prévision, anticipation, adaptation et improvisation. En effet, dans ses notes ethnographiques l'enquêteur mentionne que débuter à ski entraîne une sensation d'être coupé du paysage trop concentré sur le « balancement des jambes ». Il expérimente cette technique selon laquelle il faut « faire traîner ses pieds comme si l'on portait des charentaises », que lui a enseignée Malorie, une collègue qui l'a initiée au ski de randonnée. Une apprentie skieuse, Clémence, exprime la même chose lorsqu'elle revient sur ses débuts dans la pratique du ski. Selon elle, son regard était alors détaché de l'environnement qui l'entourait, contrairement à aujourd'hui où elle peut pleinement « en profiter ». Le regard flottant ou braqué d'abord au sol, le pratiquant, grâce à l'incorporation par la répétition des schèmes moteurs adéquats, va élargir et éloigner son attention au loin pour s'ouvrir à l'espace, déceler d'éventuelles prises paysagères et apprécier la composition de ce paysage montagnard en mouvement. Cette prise de conscience de son corps et de celui des autres dans l'espace, nous la vivons depuis notre enfance, c'est celle d'un « habitant [qui] constitue le monde à travers l'incorporation qu'il met en place de sa réalité » (Hoyaux, 2016, p. 7).
- 20 Au départ, tout se passe comme si l'espace perceptible était contenu au plus près de la peau et des articulations du corps. Il coïncide avec l'espace de l'interaction directe avec l'environnement matériel. Avoir des skis fixés à la pointe des pieds qu'il faut faire glisser et non pas porter au risque de se fatiguer ; compenser la réduction de mobilité des chevilles et le soulèvement amoindri des genoux ; stabiliser un centre de gravité déplacé ; chercher l'équilibre dans le mouvement ; planter le bâton du côté opposé au pied que l'on va avancer, etc. L'effectuation de ces gestes accapare déjà une partie non négligeable de l'attention. Au départ donc, un microcosme d'ajustements corporels enveloppe le skieur par des sensations (frottements, sudation, crispations musculaires), par des sons (le froufrou de la glisse des skis ponctué de l'impact des bâtons, les craquements et les crissements du manteau neigeux), par une accoutumance progressive de la vision à la monochromie du sol neigeux. L'attention qu'engage cette expérience du paysage montagnard est ici vécue comme un « processus de concentration et de clôture de l'engagement » (Chateauraynaud, 1997, p. 119) où les pratiquants amateurs sont absorbés par leur corporéité.
- 21 Lors des toutes premières sorties de l'enquêteur, Malorie se soucie d'orienter ses gestes par de bienveillantes recommandations. Elle attire surtout son regard sur différents éléments paysagers qui lui inspirent sourires et souvenirs. Elle s'arrête pour montrer un insecte, elle indique une barre rocheuse sous laquelle la neige a purgé⁸ dans la pente comme en témoignent des amas de boules de neige qui ont laissé des traînées derrière

- elles. Elle raconte que la cascade qui ruisselle faiblement au loin n'était que glace et stalactites la veille. Indirectement, ces indications constituent autant d'invites à décrocher le regard du bout des spatules pour sentir la montagne dans ces mouvements, dans sa vitalité.
- 22 Lors d'une autre sortie d'initiation en groupe au col du Sabot, le guide⁹ n'aura de cesse d'indiquer comment déceler des zones potentiellement dangereuses en prenant en compte des combinaisons d'éléments paysagers. Ainsi en va-t-il lorsqu'il recommande de bien examiner l'épaisseur du manteau neigeux lorsqu'il faut traverser un pont de neige naturel au-dessus d'un ruisseau, de bien envisager ce manteau comme un agencement instable de plaques dont les fractures peuvent être visibles par endroit formant ainsi des crevasses. En sus de ces rudiments de savoirs naturalistes qui se réfèrent à la nivologie, à la géologie et à la météorologie, il invite à se « *mettre à la place de* » en montrant un groupe de skieurs traversant une ligne de crête où le vol des particules de neige et des volutes brumeuses matérialise la direction, la force et les fluctuations des courants du vent. Pour lui, compte tenu des températures et des qualités de la neige à ce moment précis et à cette altitude, l'ascension de ces skieurs relève d'une prise de risque qu'il ne s'autoriserait pas, et ce encore moins avec des novices.
- 23 Une troisième catégorie d'indices qui concourent à la composition du paysage peuvent être appréhendés comme autant de « prises paysagères » : les traces animales. Tantôt ignorées, tantôt indices de leur vie qui stimulent l'imagination, attisent la curiosité et l'envie de dépistage, il n'est pas rare de déceler dans la neige poudreuse des empreintes de chamois, de bouquetins, de marmottes, de renards, de fouines, de lièvres et autres animaux. Recherchant à s'éloigner des espaces anthropisés, souvent par opposition aux aménagements touristiques et aversion pour leurs effets sur l'environnement socioécologique, les randonneurs, bien que disposant d'informations disparates sur le dérangement animal, se montrent souvent attentifs à ces traces et à la présence potentielle des animaux. Ainsi, certains avouent honteusement avoir traversé des zones de quiétude¹⁰, tandis que d'autres mettent un point d'honneur à expliquer comment ils ont pu se disputer avec des camarades de sortie car ces derniers s'engageaient dans des forêts de pins potentiellement habitées par des tétras lyres¹¹. Et bien évidemment, à ces empreintes d'animaux, il faut ajouter celles des bottes et des raquettes des randonneurs qui forment des amas là où les groupes se retrouvent et se restaurent le temps d'une pause. Pour finir, et ces traces retiendront plus particulièrement notre attention dans la partie suivante, il y a celles produites par les pratiquants de ski de randonnée. Ces dernières représentent une source d'information que le pratiquant aguerri mobilise pour s'orienter. En somme, ce sont des traces à creuser, dessiner, suivre ou esquiver.
- 24 Ainsi, la situation d'apprentissage de la pratique met en évidence une éducation du regard où le « paysage [...] n'est pas simplement ce que l'on voit, mais une manière de regarder » (Taylor, 2019, p. 1). Les initiateurs se font ici les agents privilégiés d'une sensibilisation au paysage montagnard où « certaines connaissances sur la géologie, la végétation, les artefacts historico-culturels, etc., sont transmises » (Kühne, 2019, p. 62). La transmission de ces savoirs concerne un paysage traversé et s'effectue par la médiation de la parole, des corps en interaction, en somme. Il est donc déjà indéniable qu'il est nécessaire de déconstruire la conception visiocentrée qui pose l'humain en position d'extériorité et réduit le paysage à une figuration. La neige par sa mollesse absorbe les ondes sonores et rend l'environnement particulièrement silencieux. La

plage sonore qu'occupent les moindres bruits produits par les animaux, les éboulis, les corps mouvants, et peut-être plus encore la parole instructive de la personne expérimentée, paraît comme amplifiée. Dans ce dernier cas de figure, c'est par l'écoute de soi et de son environnement, que les regards s'ajustent, lorsque « vision paysagère et audition paysagère [entrent] en correspondance, du moins en équivalence fonctionnelle » afin de « redécouvrir la pluralité des sens¹², rentrer dans le décor, réinventer le trop connu » (Augoyard, 1991, p. 8-9).

- 25 Poursuivant la réflexion de Jean-François Augoyard, Jean-Marc Besse interroge également la création du paysage comme une invention. Pour lui, le paysage pourrait être appréhendé selon une « démarche projective » s'appuyant sur des « logiques abductives » (Besse, 2013, p. 13), c'est-à-dire la faculté de générer des manières d'agir à partir d'hypothèses formulées par l'individu (ici le skieur) répondant à l'observation d'un phénomène imprévu et/ou imprévisible (voir figure 2). Plus qu'une logique de production de connaissances, on pourrait parler de « pratique abductive », où l'individu fait autant appel à une évaluation rationnelle qu'à des « ressources incertaines, que d'aucuns nomment "intuition" (inspiration issue de l'expérience), "bricolage" (inventivité face à une réalité où la contingence domine), ou encore "sérendipité" (faculté de saisir et d'interpréter ce qui se présente à nous de manière inattendue) » (Catellin, 2004, p. 179).

Figure 2. Le rôle de l'abduction entre perception et action



- 26 Cette logique abductive, c'est celle où « dans sa réflexion de transformation ou de modification, le projet s'enrichit d'une confrontation directe avec le milieu qu'il investit » (Barthassat, 2012, p. 26). C'est à la fois être et s'extraire du paysage en recourant à des savoirs où le skieur comme « l'architecte, le paysagiste et l'alpiniste côtoient des domaines communs : géologie, topographie, hydrographie ou biogéographie » (*ibid.*).
- 27 L'environnement montagnard – « où le risque zéro n'existe pas », parce que le traverser implique de rester « alerte », « constamment vigilant », « toujours à l'écoute de sa peur¹³ », attentif aux signes avant-coureurs d'avalanches ou aux autres crevasses camouflées – nous apparaît donc comme un paysage du risque. Conjointement, pour les écologues qui traduisent le point de vue des animaux, cet environnement est décrit comme un « paysage de la peur », un « paysage énergétique » ou encore un « paysage nourricier » (Chanteloup et al., 2015). Autrement dit, les animaux l'habitent tout en essayant de réduire leurs vulnérabilités, leurs dépenses énergétiques face à la présence souvent dérangeante des humains. Aussi, pour reprendre l'expression inaugurée par le récent séminaire de recherche organisé par le laboratoire Ambiances Architectures Urbanités (AAU), nous parlerons de paysages élémentaires en questionnant les processus actifs afférents aux éléments abiotiques (air, eau, terre) avec lesquels les pratiquants doivent composer.

« Faire sa trace », dessiner avec un paysage élémentaire en mouvement

- 28 Comme explicité par l'anthropologue Germain Meulemans¹⁴, qualifier les paysages d'élémentaires, c'est reconnaître qu'ils émergent – dans le déploiement du social et par l'activité des existants en relation. En d'autres termes, nous soutenons que la recherche en sciences sociales comme la compréhension de l'expérience paysagère ne peuvent plus s'exonérer de la prise en compte des existants autres qu'humains¹⁵ : objets techniques, animaux, végétaux, éléments abiotiques, etc. (Houdart et Thierry, 2011 ; Lestel, 2019).
- 29 Si chemins, pierriers, talwegs, prairies et champs sont invisibilisés et ne peuvent qu'être devinés sous le drapé nival qui les enveloppe, toutes les irrégularités de texture, les anfractuosités, les ruptures à la surface du manteau formé par la neige apparaissent comme autant de pièges desquels émergent des ombres. Loin d'être blanche et immaculée, « du fait de son fonctionnement à la manière d'un miroir, la neige est très difficile à rendre [dans le sens de peindre] ; comme les couleurs sur le corps d'un caméléon, le blanc s'en échappe sans cesse. » (La Soudière, 1990, p. 429). Ainsi, les traces qui nous intéressent ici sont de neige, de lumière et donc nécessairement d'air, autant d'éléments environnementaux constitutifs du paysage élémentaire qui échappent aux mots et au seul regard. Et comme nous l'indique Besse :
- « Il y a de l'irreprésentable en montagne, chacun le sait. [...] Comment alors retenir dans les images et dans les mots ce qui court et fuit ainsi constamment devant les yeux ? Comment prolonger la puissance polysensorielle de l'expérience corporelle de la montagne ? » (2012, p. 6)
- 30 En pratique, il faut distinguer « faire la trace » de « faire sa trace ». La première expression signifie « ouvrir » une voie ascensionnelle, un chemin en tête du groupe. Comme l'explique Patrick, guide de haute montagne et professeur d'EPS :
- « Une belle trace, en ski de rando où t'épouses le relief en trouvant une pente bien régulière où tu penses aux autres derrière pour que ce soit facile à monter. Des fois tu as des traces très très mal faites : ça monte, ça descend, ça monte, ça descend. »
- Celui-ci ajoute également qu'être le premier guide à faire une trace sur un secteur prestigieux représente un enjeu de pouvoir et de reconnaissance qui attise la convoitise et l'esprit de compétition entre pairs, période qu'il ne regrette pas d'avoir laissée derrière lui alors qu'il préfère désormais contempler « la douceur des paysages ». La seconde expression, « faire sa trace », peut certes recouper la première mais elle est plus usitée pour désigner la trace laissée par les pratiquants en descente.

Figure 3. Une trace ascendante de ski de randonnée



Source : Camille Savre.

- 31 L'ascension en ski de randonnée peut être abordée « *en mode balade* », « *comme une rando* » ou de manière « *sportive comme le font les collants pipettes* », « *pour se faire la caisse* », « *le physique* » comme l'explique John. Les traces qui en découlent forment un agencement angulaire de segments parallèles tels des rails ; soit des marques faiblement soustractives, essentiellement produites par compression. De loin, l'observateur, dont le regard n'est pas gêné par le relief, percevra une ligne brisée, dont chaque segment est incliné de sorte qu'il s'ajuste à la pente, afin qu'en principe les skieurs économisent autant que possible leur énergie physique. La qualité d'une trace est fonction de l'effort à fournir pour gravir la pente. D'un côté, l'excédent de force déployé par les auteurs des premières traces est reconnu et systématiquement remercié. De l'autre, comme l'explique Jean-Marc (cf. *supra*), si elle est « *mal tracée* », elle va « *tourner n'importe où* », elle ne « *contourne pas les obstacles* », parce que la personne qui ouvre « *n'avait pas regardé sa copie* » et, donc, ne respecte pas le principe d'économie énergétique évoqué ci-dessus. D'un point de vue pragmatique, cette glisse antigravitaire implique des outils et des techniques spécifiques. Pour que le ski puisse être propulsé en avant tout en retenant le poids du corps soumis à la pente, les pratiquants équipent leurs skis de « *peaux de phoque* », des bandes de tissu crochétées aux extrémités des spatules et collées par une couche adhésive à la semelle des skis dont le revêtement est composé de fibres synthétiques. Aussi, lorsque la pente est suffisamment inclinée et qu'un pas tourné ne permet pas d'effectuer le virage (parce que « *non rentable physiquement* »), les pratiquants opèrent une « *conversion* », soit un demi-tour, à l'arrêt, face à la montagne, où les spatules des skis sont pivotées l'une après l'autre de presque 180°. Cette technique qui présuppose apprentissage et entraînement est d'autant plus aisée à réaliser qu'elle est effectuée sur une pente peu raide et, surtout, sur une neige dense et poudreuse, non exposée aux vents, ayant

rafraîchi une nuit claire et se trouvant mollie sous l'effet de la chaleur d'un bel ensoleillement matinal. Neige poudreuse et neige transformée¹⁶ sont les qualités nivales idéales pour tout skieur de randonnée débutant. Leur existence est dépendante des conditions saisonnières, atmosphériques et climatiques tout autant que de la présence et de la place d'un sous-bois arboré qui peut, par exemple, protéger le manteau neigeux des vents comme maintenir une basse température.

- 32 Une fois arrivés au col, sur l'arrête ou autre sommet, les skieurs « dépeautent », fixent les talons de leurs chaussures aux skis, à l'instar du ski alpin et se préparent à esquisser un autre type de trace. Le paysage qui s'offre au regard est alors vécu comme une première gratification qui vient récompenser le fait d'avoir gravi la montagne avec ses propres jambes. Il procure des affects dont l'intensité n'égale que les écarts de ressentis comme en atteste ce panel contrasté de commentaires ethnographiques :

« L'excitation et la pression mêlées, souffrance dans l'effort et l'exaltation des sens, la douleur des blessures corporelles et une mobilité libératrice, l'admiration de l'éclatement des repères topographiques en verticalité comme en horizontalité, la fierté de défier la pesanteur et la jouissance de se jouer de la gravité à la limite du vertige¹⁷. »

- 33 C'est tout son corps que l'on dispose ensuite différemment : si ce n'était pas déjà le cas, on enfile parfois un casque, on rajoute une couche de vêtement pour contrer la morsure du froid qu'amplifie la vitesse¹⁸, on change de gants et de lunettes (le masque en descente est souvent de rigueur et, avec lui, une polarisation spécifique de la lumière). Les talons à nouveaux arrimés à ses skis, c'est un tout autre espace que le skieur perçoit avant de s'élancer. Puis, comme l'explique Michel, pompier depuis peu à la retraite :

« Là tu peux vraiment te lâcher et puis faire corps quoi. Être dedans. Oui, c'est des sensations d'harmonie, de ce que tu veux. Il n'y a plus que le moment présent. [...] T'es dedans à faire voler la neige là, à faire tes virages puis tout s'enchaîne bien. [...] Après ça devient de l'ordre de n'importe quelle activité artistique. T'es en train de faire ton chef-d'œuvre. Et quand tu te retournes et après tu vois cette trace que t'as faite dans une face vierge là. [...] Il y a un moment d'évasion total, complet. Voilà. [...] Tu te sens léger, parfait. Parfait. »

- 34 Se dissolvant dans l'immanence paysagère, c'est une expérience de la glisse où l'on se « fond dans », « se coule le long » de la couche nivale supérieure en répondant à celle-ci.

« Humide, sèche, glacée, tôle, légère ou lourde, molle ou au contraire croustillante, etc. : tout skieur sait bien les états de la neige qui contrarient ou au contraire facilitent la glisse. » (La Soudière & Tabeaud, 2009, p. 626).

Figure 4. À l'arrière-plan, l'entrelacs de traces de ski de randonnée à la descente



Source : Camille Savre.

- 35 Les traces sont dessinées par compression de la neige et suppression de cette dernière par projection. On peut y lire l’empreinte de différentes techniques de descente (virage sauté, dérapage, stem amont, godille) et extrapoler sur la qualité de la neige comme sur le niveau de maîtrise des pratiquants. Ces traces comme des sillons creusés évoquent de fines tranchées dont l’harmonieuse délicatesse semble tenir à ce qu’elle ne crée ni fissures, ni fractures, ni ruptures. Comme l’évoque Patrick, c’est encore d’équilibre dont il s’agit lorsqu’il faut faire attention à bien « *calculer ce rapport plaisir de la trace vierge et risque* » alors que le premier skieur à descendre fait le « *fusible* » et s’élance dans une pente dont l’analyse préalable laisse penser qu’elle est exposée et dangereuse car la plaque semble instable. « *Une trace, c’est le reflet de ta personnalité* », affirme Jean-Marc. « *C’est une calligraphie [qui exprime un] style d’écriture* ». Il arrive alors que l’on puisse admirer une trace « *absolument parfaite* » [...] *idéale [où le pratiquant] maîtrise parfaitement sa montagne, il est en parfaite harmonie. [...] C’est une copie qui est parfaite* ».
- 36 C’est une trace « *régulière* », qui « *joue avec le relief* », « *toujours adaptée à l’optimum* ». Plus que l’empreinte d’une technique du corps, c’est un art du geste et de la composition paysagère dont témoignent ces lignes qui ondulent sur une neige que l’on désire autant que possible vierge de toute autre trace. L’esthétique de ce filage à ski juxtapose expérience paysagère et projet de paysage comme le souligne le récit de Michel. Lors d’une sortie dans les Bauges à proximité du sommet de la Dent de Portes, ce dernier explique à l’enquêteur comment il a planifié un itinéraire dont la seule finalité était une singulière composition photographique où les traces de son ascension et de sa progression étaient dissimulées par un jeu de perspectives. Jouant avec les formes du relief, parvenu à une énorme croix en ligne de crête, il est redescendu en dessinant tout en virages courbés une trace pour, ensuite, se retourner et prendre une photographie

d'en bas. Sur cette dernière, la ligne ainsi tracée devient alors le seul chemin qui conduit à la croix et la seule piste qui en émane¹⁹.

- 37 Le paysage élémentaire qu'engage le ski de randonnée correspond ainsi à l'articulation de sa formation par les techniques et les gestes humains, avec l'implication et les actions d'une multiplicité d'existants, auxquelles participe un « monde élémentaire » pétri par les activités climatiques, atmosphériques et telluriques (Engelmann et McCormack, 2021).

Conclusion

- 38 De la trace « lue » à la trace dessinée, de l'envie de tracer à une recherche de fusion avec les éléments, tel est le mouvement qu'inaugurent les randonneurs à ski. En amont, on débute avec la carte topographique où l'on projette le transport rationnel de sa personne d'un point à un autre. Puis, vient l'ascension, on ouvre la voie ou l'on suit la trace rectiligne et segmentée du meneur, responsable, soucieux des risques dont la trace vise une destination. Et dans la descente, c'est une fois la destination atteinte que les skieurs peuvent randonner au sens de se promener. Du projet à l'expérience, « pour qu'il y ait avènement du paysage à partir de l'environnement objectif, il faut que celui-ci soit assumé en tant que paysage par nos sens, notre action, notre pensée et notre parole » (Berque, 2015, p. 4).
- 39 Entre évaluation et esquisse des traces, dans les oscillations entre les moments de l'attente et de l'anticipation et ceux de l'exposition et du risque, les randonneurs à ski alternent entre une posture passive et une posture active, entre engagement et désengagement, entre « perception » et « ressenti ». Autrement dit, en évaluant, ils produisent un espace géographique et objectif qu'ils mettent à l'épreuve de l'espace subjectif et vécu (Colon, 2013, p. 90) en plongeant dans l'action, en se laissant happer par les éléments. Cette alternance rythmique, c'est celle du processus abductif : un premier mouvement de regroupement (lire les traces) suivi d'un second de propulsion (dessiner sa trace) (Ingold, 2013, p. 235). Comme l'a déjà montré à juste titre Augustin Berque, entre expérience et projet de paysage, les « prises » entre skieurs et existants des montagnes rendent bien compte de ce que le paysage est à la fois « empreinte » et « matrice », soit un milieu. Autrement dit, il s'agit d'envisager la mise en paysage qui émane de la rencontre entre les possibilités d'actions offertes par ce milieu et les capacités du skieur à les reconnaître et à leur répondre.
- 40 Si nous nous sommes focalisés sur la rencontre active des randonneurs avec un élément abiotique prépondérant, la neige, d'autres existants sont apparus au second plan. De même, il nous faut reconnaître que l'examen des processus physiques des phénomènes nivologiques et atmosphériques ainsi que leurs effets socio-environnementaux restent à explorer. Au-delà de la pratique du ski de haute montagne, cette réflexion écologique est à approfondir car même s'il n'est que statique et debout, l'humain contemplatif, loin d'être passif, est « en relation avec le monde ». Il fait l'expérience de la lumière, du silence et du vent. L'étude des paysages ne peut plus ignorer les mondes élémentaires (Engelmann et McCormack, 2021) et les atmosphères affectives et animales (Anderson, 2009 ; Lorimer et al., 2019) qui les imprègnent à l'heure où les sciences sociales tendent à prendre en compte la multiplicité des existants (Bridges et Osterhoudt, 2021, p. 2). Pour finir, nous nous joignons au philosophe Gilles Tiberghien (2020) pour reconnaître que le paysage est une traversée maillée d'expériences hétérogènes et situées où

s'entremêlent des émotions, des sensations, des perceptions, des imaginations, des rencontres.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, B., « Affective atmospheres », *Emotion, Space and Society*, vol. 2, n° 2, 2009, p. 77-81.
- Augoyard, J.-F., « La vue est-elle souveraine dans l'esthétique paysagère ? », *Le Débat*, vol. 65, n° 3, 1991, 9 p., URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00380002/document>
- Barthassat, M., « Arpenter, gravir et projeter », *Les Carnets du paysage*, n° 22, Arles/Versailles, Actes Sud/ENSP, 2012, p. 12-37.
- Berque, A., « Cosmophonie, paysage et haïku », *Projets de paysage*, n° 12, juillet 2015, URL : <https://journals.openedition.org/paysage/10442> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/paysage.10442>
- Berque, A., *Les Raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan, 1995, 192 p.
- Bertaux, D., *Le Récit de vie : l'enquête et ses méthodes*, Paris, Armand Colin, 2010, 126 p.
- Besse, J.-M., « Paysage et projet », actes de conférence de l'IAU, 2013, 26 p., URL : https://terresvilles.org/wp-content/uploads/2016/11/TEV_CH2.2_ActesBesse_2013.pdf
- Besse, J.-M., « Altitudes », *Les Carnets du paysage*, n° 22, Arles/Versailles, Actes Sud/ENSP, 2012, p. 5-9.
- Bridges, B. et Osterhoudt, S., « Landscapes and Memory », *Oxford Research Encyclopedia of Anthropology*, Oxford, Oxford University Press, 2021, 21 p.
- Catellin, S., « L'abduction : une pratique de la découverte scientifique et littéraire », *Hermès*, n° 39, 2004/2, p. 179-185, URL : <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2004-2-page-179.htm>
- Chanteloup, L., Perrin-Malterre, C., Duparc, A. et Loison, A., « Construire l'interdisciplinarité dans les recherches sur l'environnement : la mise en œuvre d'un programme de recherche "sports de nature et faune sauvage" », *Sciences de la société*, n° 96, 2015, mis en ligne en décembre 2018, URL : <https://journals.openedition.org/sds/3528> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sds.3528>
- Chanvallon, S. et Héas, S., « L'Homme et la Nature : en quête/enquête sensible », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 19, 2011/4, p. 355-364, URL : <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2011-4-page-355.htm>
- Chateauraynaud, F., « Vigilance et transformation. Présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques », *Réseaux*, vol. 15, n° 85, 1997, p. 101-127, URL : https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1997_num_15_85_3137
- Colon, P.-L., « Le sentir selon Erwin Straus : une ontologie pour l'anthropologie des sens ? » dans Colon, P.-L. (dir.), *Ethnographier les sens*, Paris, Éditions Pétra, 2013, p. 71-98
- Corbin, A., *L'Homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, 192 p.
- Engelmann, S. et McCormack, D., « Elemental worlds : Specificities, exposures, alchemies », *Progress In Human Geography*, 2021, p. 1-21, URL : <https://doi.org/10.1177/0309132520987301>

Gruas, L., Perrin-Malterre, C. et Loison, A., « Côtayer les sommets, coexister avec l'animal sauvage. Contribution à la sociologie des pratiques sportives en milieu naturel », 2021, thèse de sociologie, université Savoie Mont Blanc.

Gruas, L., Perrin-Malterre, C. et Chanteloup, L., « Perceptions and behaviour of visitors. Sociological aspect of the study on man/wildlife interactions in winter sports activities », VII^e International conference on monitoring and management visitors in recreational and protected areas, University of Novi Sad, Novi Sad, Serbia, 2016, URL : <https://hal-sde.archives-ouvertes.fr/hal-01754795>

Henry, D., « “Entre-tenir la montagne” : Paysage et ethnogéographie du travail des éleveurs en montagne pyrénéenne : hautes vallées du Gave de Pau, de Campan et d'Oueil-Larboust », 2012, thèse de géographie, dirigée par Métailié, J.-P. et Briffaud, S., université Toulouse Le Mirail, 412 p., URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00762521/document>

Houdart, S. et Thierry, O. (dir), *Humains, non-humains : comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2011, 368 p.

Hoyaux, A.-F., « Corps en place, place du corps », *L'Information géographique*, vol. 80, 2016/2, p. 11-31, URL : <http://www.cairn.info/revue-l-information-geographique-2016-2-page-11.htm>

Ingold, T., *Correspondences*, Cambridge, Polity, 2021, 230 p.

Ingold T., *Marcher avec les dragons*, Bruxelles, Zones sensibles, 2013, 379 p.

Ingold T., *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles, 2011a, 256 p.

Ingold T., *Being alive : essays on movement, knowledge and description*, London New York, Routledge, 2011b, 270 p.

Kühne, O., *Landscape Theories : A Brief Introduction*, Wiesbaden, Springer Fachmedien Wiesbaden, 2019, 188 p.

La Soudière, M. de et Tabeaud, M., « Chemins de neige. Texte à deux voix », *Ethnologie française*, vol. 39, 2009/4, p. 623-630, URL : <https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2009-4-page-623.htm>

La Soudière, M. de, « Les couleurs de la neige », *Ethnologie française*, vol. 20, 1990/4, p. 428-438, URL : <https://www.jstor.org/stable/40989382>

Lestel, D., *Nous sommes les autres animaux*, Paris, Fayard, 2019, 144 p.

Lorimer, J. Hodgetts, T., Barua, M., « Animals' atmospheres », *Progress in Human Geography*, vol. 43, n° 1, 2019, p. 26-45, URL : <https://doi.org/10.1177/0309132517731254>

Niel, A. et Sirost, O., « Pratiques sportives et mises en paysage (Alpes, calanques marseillaises) », *Études rurales*, n° 181, 2008, p. 181-202, mis en ligne en janvier 2010, URL : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.8725> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.8725>

Perrin-Malterre, C., « Les sports de nature vus par la sociologie : état des lieux des recherches et perspectives », dans Corneloup, J., *Sciences sociales et loisirs sportifs de nature*, Les Sablonnières, Éditions du Fournel, 2007, URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02336939>

Taylor, K., « Landscape And Memory », International Workshop. The Right to Landscape-Contesting Landscape and Human Rights, Unesco, 2 juin 2019, URL : http://www.unesco.org/new/fileadmin/MULTIMEDIA/HQ/CI/CI/pdf/mow/mow_3rd_international_conference_ken_taylor_en.pdf

Tiberghien, G. A., *Le Paysage est une traversée*, Marseille, Parenthèses, 2020, 201 p.

Urry, J., « The place of Emotions within place », dans Davidson, J., Bondi, L et Smith, M. (ed.), *Emotional geographies*, Londres, Routledge, 2007, 272 p.

NOTES

1. Les termes en italique et entre guillemets renvoient aux propos recueillis auprès des pratiquants.
2. Le projet de recherche dont sont issues les données de cet article a bénéficié d'un financement de l'ANR (convention ANR-18-CE03-0009).
3. Ils consistent en la mise en narration de la trajectoire du skieur de randonnée durant un entretien de trois heures à domicile.
4. Les pratiquants s'étant portés volontaires pour contribuer à cette étude, ils ont été tout d'abord contactés à la suite de leur participation à une recherche en sociologie (Gruas, 2021). Se sont ajoutées à ces premiers répondants des « connaissances de connaissances » dans le but de saisir une hétérogénéité de points de vue sur une même pratique et dans des milieux montagnards communs.
5. Afin de garantir l'anonymat des personnes qui ont participé à l'investigation sociologique, l'usage de pseudonymes est systématique et certains éléments biographiques sont volontairement écartés.
6. Il est intéressant de mentionner ici que certains guides emploient le terme pour désigner plus largement les raids et autres sorties en montagne que ce soit pour pratiquer l'alpinisme ou le ski de randonnée.
7. URL : https://donneespubliques.meteofrance.fr/?fond=produit&id_produit=265&id_rubrique=50
8. Terme nivologique utilisé pour décrire des départs spontanés de neige.
9. En l'occurrence, le père de Robin (cf. figure 1), ancien moniteur de ski vivant en région grenobloise, encadrant ici une sortie d'initiation informelle avec son fils et sa compagne, Marie, ainsi que Clémence et l'enquêteur.
10. Les zones de quiétude sont des zones désignées par les gestionnaires d'espaces protégés en vue de limiter l'accès humain en fonction des saisons et des espèces afin d'assurer la tranquillité de la faune sauvage.
11. Les tétras lyres sont une espèce d'oiseaux nicheurs classés sur la liste rouge de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN) particulièrement sensible au dérangement hivernal.
12. À ce sujet, les effets sur la perception du contraste olfactif entre l'absence d'odeur de la neige et la force des exhalaisons corporelles de la vie en refuge mériteraient une investigation.
13. Éléments issus de l'entretien avec Jean-Marc.
14. Dans le cadre de la séance d'ouverture du séminaire évoqué ci-dessus.
15. Nous utilisons le terme d'« existants » plutôt qu'« êtres » afin d'éviter les essentialismes et de contourner les débats relatifs à leurs qualités ontologiques. Ce sont leur présence et leur participation au milieu qui nous importent.
16. Neige ayant subi plusieurs cycles de dégel et de regel et dont les flocons prennent alors la forme de grains ronds.
17. Ces notes ont été rédigées par l'enquêteur le soir qui a suivi l'une de ces premières sorties d'initiations dans son carnet de terrain.
18. Ou le cas échéant pour protéger le corps et éviter les infiltrations de neige en cas de chute.
19. Michel n'est plus en possibilité de fournir la photographie en question.

RÉSUMÉS

Dans le présent article, nous proposons d'interroger les expériences paysagères que vivent les pratiquants de ski de randonnée qui fréquentent divers massifs alpins. Nous montrerons que, pour ces skieurs, faire paysage peut être envisagé sur plusieurs modes. Tout d'abord, sur le mode de la lecture paysagère en faisant appel à différents registres de connaissances, de l'imaginaire des récits d'aventure aux savoirs nivologique et topographique. Puis, sur le mode de l'inscription de traces dans la neige par la pratique de ski. Nous questionnons ainsi ce que ces sillons esquissés dans le manteau nival par des corps propulsés et instrumentés par des skis traduisent d'une certaine relation contemporaine entre corps et paysage. C'est donc une pratique qui engage une pluralité d'expériences paysagères qui sera explorée via une anthropologie attentive aux logiques d'incorporation comme à l'expression écologique des corps. L'expérience paysagère qui en découle mettra à l'épreuve une définition visiocentrée du paysage pour appréhender ce dernier comme contingent de la perception humaine et surtout des relations qui se nouent et se matérialisent entre les existants (animaux, végétaux, éléments abiotiques). Loin d'une contemplation passive où la seule vision prédomine, « faire une belle ou une bonne trace » engage les pratiquants dans leur corporéité tout entière. En définitive, cette pratique nous invite à interroger conjointement un apprentissage des manières de ressentir et d'agir avec l'environnement et une forme de composition créative de paysages élémentaires.

In this article, we propose to examine the landscape experiences of cross-country skiers visiting various alpine mountain ranges. We will show that, for these skiers, the landscape can be considered in several ways. First, through the way it is perceived via different registers of knowledge, from imagined adventure stories to nivological and topographical knowledge. Then, by studying traces in the snow made by skiers, traces sketched in the snow by bodies propelled on skis, we seek to discover a contemporary relationship between the body and landscape. Cross-country skiing is a practice engaging different landscape experiences we will explore via an anthropological approach focusing on the logic of incorporation and the ecological expression of the body. This landscape experience will challenge a vision-centric definition of the landscape in order to apprehend the landscape as determined by human perception and, above all, as determined by the relationships formed and materialised between existing elements (animals, plants, abiotic elements). Far from a passive contemplation in which only vision is predominant, "making beautiful or fine traces" entirely engages the practitioners in a physical capacity. Ultimately, this practice invites us to raise the questions how people learn different ways of feeling about and acting within the environment and looks at a creative form of composing elementary landscapes.

INDEX

Keywords : practice of nature sports, mountain landscape, body, perception, project, landscape experience

Mots-clés : pratique de sport de nature, paysage montagnard, corps, perception, projet, expérience paysagère

AUTEURS

STÉPHANE MARPOT

Stéphane Marpot est doctorant en sociologie à l'USMB, CNRS Edytem. [stephane.marpot\[at\]univ-smb\[dot\]fr](mailto:stephane.marpot@univ-smb.fr)

LAINÉ CHANTELOUP

Laine Chanteloup est professeure assistante en géographie à l'IGD, université de Lausanne, membre du CIRM-Sion
[laine.chanteloup\[at\]unil\[dot\]ch](mailto:laine.chanteloup@unil.ch)

CLÉMENCE PERRIN-MALTERRE

Clémence Perrin-Malterre est maîtresse de conférences HDR en sociologie à l'USMB, CNRS Edytem
[clemence.perrin-malterre\[at\]univ-smb\[dot\]fr](mailto:clemence.perrin-malterre@univ-smb.fr)